



Après Les Meurtriers sont parmi nous, qui nous avaient déçus, presque irrités (mais sans doute il fallait qu'aux horreurs de la guerre comme aux hantises des consciences coupables le nouveau cinéma allemand payât son tribut de terreur blanche et de symbolisme noir), voici Berliner Ballade; voici que le cinéma allemand cesse de demander aux ruines dévastées de Berlin le secret de leur angoisse et de leur malédiction, sur les visages indéchiffrables, de démasquer la faute et la honte, et qu'au lieu des violentes débauches d'ombre et de lumière dont le conflit ne trahissait pas moins le remords du crime que l'espoir du pardon, un ciel indifférent, des ruines indifférentes composent le décor d'une comédie humaine plus ancienne que tous les crimes et plus innocente que tous les pardons.

Comme s'il n'y avait aucune des fatalités humaines qui ne se fût conjurée à la manière d'un chœur antique pour innocenter Otto le lampiste de toutes les aventures et de toutes les mésaventures qui pussent fondre sur sa tête effarée, non seulement les grâces naturelles, l'intelligence, la délicatesse du goût (confondue par Otto avec les élégances fausses du luxe, les turqueries de sérail) n'ont pas été départies par le sort de notre héros, non seulement les ravages de la guerre et les tristesses de l'après-guerre ont parqué le lampiste parmi les millions de victimes moutonnières dues au dieu des

batailles, mais encore la jeune et sémillante pâtissière que ses rêves gastronomiques lui avaient maintes fois montrée prodigue pour lui de crème et de gâteaux, voici qu'après l'avoir un jour rencontrée pour de bon, il n'a point imaginé qu'une autre femme pût davantage répondre à son désir, les délices de l'amour lui sont montées au coeur comme les ondes affaiblies et mourantes des délires de l'estomac, et le voilà victime du service conjugal comme il l'a été du service militaire, avant d'être enfin la proie des services municipaux, lorsque tenu pour mort et porté au cimetière malgré lui et sans lui, il se voit refuser la grâce de connaître une mort plus sienne, plus vraie, plus significative, plus coupable enfin que n'a été sa vie.

Non moins irréductibles que les meurtriers, les innocents sont parmi nous: voilà le secret de tant de miracles espérés, de tant d'échecs attendris. Mais de même qu'Otto a été soldat malgré lui, époux malgré lui, cadavre malgré lui, c'est malgré lui que tant de fatalités l'innocentent.

Non plus que la guerre, le mariage ou la mort, l'innocence n'est pas son fort, elle n'est point en lui celle du dernier jour, et triomphante, après l'épreuve et l'expiation du péché, mais l'innocence anonyme, l'innocence du lampiste. Ne cherchons dans Berliner Ballade le témoignage d'une hantise, d'une obsession surmontées. Cet officier allemand, dont le visage, réincarné sous les formes de la vie civile, sans cesse rappelle à Otto le souvenir de la guerre, nul doute que l'esprit tragique, pour se dépouiller soi-même de l'envoûtement et de l'obsession des années noires, ne l'eût chargé de tous les signes de la faute et du crime. Mais Berliner Ballade est une comédie, et l'esprit comique ruse avec ses victimes plutôt qu'il ne les accable, et

plutôt qu'il ne démasque sous les traits du receveur de tramway ou de l'employé des pompes funèbres le visage odieux de l'ancien officier, se plait à interchanger les rôles, à ne mettre point de différence entre la casquette militaire et le bicorne empanaché. L'obsession tragique est dévêtue de son pouvoir envoûtant dès qu'elle ne se peut plus fixer sur un seul visage, dès qu'elle se prête aux métamorphoses les plus imprévues et les plus cocasses, mise pour ainsi dire en circulation dans la vie quotidienne. De même l'innocence d'Otto, monnayée en épisodes (dont l'assemblage assez lâche compose tout le film), n'affirme point la victoire définitive du bien sur le mal, elle appauvrit le mal du privilège qu'il avait de concentrer sur lui l'indignation et l'horreur.

Berliner Ballade nous offre donc le spectacle d'un monde où la perfection de l'innocence n'est pas moins impossible que la perfection de la scélératesse, où l'esprit renonçant à choisir entre deux pôles son lieu immobile d'élection, doit se laisser emporter selon le tourbillon insensé de l'univers. Si le scandale des crimes impunis a disparu, l'absurdité de la condition humaine apparaît à tout moment avec un entrain de verve et un éclat de satire inouïs. Absurde cette bureaucratie tamponneuse qui absorbe tant de prospectus et de formulaires que le charbon (si rare dans ce Berlin assiégé) est refusé à toutes les usines qui ne fabriquent pas du papier. Absurde ce médecin psychiatre, qui veut rendre à ses malades la mémoire qu'ils ont perdue sans plus même posséder l'usage de la sienne, absurde cette conférence internationale (un des plus brillants morceaux

du film), absurde cet enterrement sans mort. N'y a-t-il d'alternative qu'entre les coupables et les fous ? Le dernier mot du film, c'est qu'aucune guerre ne peut délivrer les hommes du mal et la satire n'est que l'envers d'un immense espoir déçu.

DOMINIQUE FERNANDEZ.

